

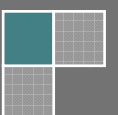
2013

L'Age d'or de Verviers

Conférence le 7 janvier 2013

Claude DESAMA

Docteur en Philosophie et Lettres - Professeur d'université honoraire (Ulg)



Introduction

L'âge d'or dont il s'agit ici n'a rien à voir avec les grandes théories millénaristes qui traversent aussi bien les religions juive et chrétienne que l'islam. Encore que le siècle dont nous parlerons a bien précédé une sorte de «fin du monde», un jugement dernier qui a laissé notre ville pantoise, précipitée dans je ne sais quel enfer économique et social.

En fait l'âge d'or dont il est question ici fait plutôt référence, si l'on ose dire, aux Bucoliques IV et V du poète romain Virgile dont les personnages Mélibée et Tityre savourent au sein d'une nature sereine les prémices d'un « âge d'or », celui d'un empire romain prospère et apaisé.

Or cet âge, nous l'avons connu à Verviers par le miracle d'une révolution industrielle dont Pierre Lebrun a pu écrire dans sa thèse de doctorat parue en 1948, qu'elle a été « précoce, rapide et parfaite ».

Et cette révolution a donné naissance dans notre ville à un monde nouveau, archétype de ce que l'Europe continentale et les Etats-Unis connaîtront un demi siècle plus tard.

Etait-ce un âge d'or ?

Pour certains oui, pour d'autres non mais pour Verviers ce fut 150 ans d'une prospérité à la fois inégale mais sans égale dont les traces sont inscrites à jamais dans notre paysage et dans notre culture

Population et Société

1. Une croissance exceptionnelle

Dans la 1^{ère} moitié du 19^{ème} siècle, Verviers voit sa population exploser : elle passe de 10.659 habitants en 1806 à 22.870 en 1846 pour atteindre 40.000 habitants en 1860. Le maximum historique est atteint en 1897 avec 52.726 habitants soit cinq fois le chiffre du début du siècle.

Les moteurs de cette croissance sont d'une part le mouvement naturel (différence entre naissances et décès) et d'autre part le mouvement migratoire.

a) Mouvement naturel :

Jusqu'à la transition démographique (1870) les taux de natalité sont supérieurs à ceux de la Belgique (+/- 40‰). Les taux de fécondité légitimes restent stables (+/- 350‰) mais à un niveau élevé comme dans toutes les régions industrielles.

Ces résultats sont dus moins à un dynamisme démographique particulier qu'aux migrations qui influencent la structure des âges (davantage d'adultes jeunes) et les rapports de masculinité qui entraînent une baisse de l'âge du mariage des femmes et donc un allongement de la période de procréation.

Comme la fécondité et la natalité, la mortalité est plus élevée à Verviers. Deux causes :

1. Le niveau de mortalité lié à la fécondité (la mortalité infantile représente 20% des décès !)
2. La concentration urbaine et la mauvaise qualité de logements surpeuplés

Il faut noter au 19^{ème} siècle deux pics de mortalité dus au choléra : en 1849 et surtout en 1866 où l'on constate un doublement du taux de mortalité.

Particularité verviétoise : une mortalité anormalement élevée entre 45 et 65 ans qui est la conséquence d'une morbidité « professionnelle » liée à l'insalubrité du textile (tuberculose-rachitisme).

b) Mouvement migratoire

Pendant la période 1800-1850, l'accroissement de la population est dû pour 30% au mouvement naturel et 70% au mouvement migratoire

Cette évolution va se poursuivre de façon moins vive mais régulière jusqu'à la fin du siècle où la tendance s'inverse : Verviers commence à perdre des habitants vers les autres communes de sa périphérie et ce phénomène ne fera que s'accroître au cours du 20^{ème} siècle.

Il faut noter une forte immigration allemande dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle au point qu'en 1890, 10% des Verviétois sont nés en Allemagne.

Les migrants proviennent des régions rurales qui entourent Verviers (Pays de Herve et de Franchimont) dans un périmètre de +/- 20 km. Le chemin de fer ne modifiera guère cette donne mais accentuera la migration pendulaire (surtout fin 19^{ème} – 20^{ème} siècle).

2. Jeunes et vieux

Dans la première moitié du 19^{ème} siècle (1800 – 1846), on note une tendance au rajeunissement de la population par le bas et au vieillissement par le haut, ce qui entraîne une diminution relative de la part des adultes, donc de la population active. Le mouvement migratoire n'a pas vraiment enrayé ce phénomène mais a contribué à rajeunir la structure des âges des adultes et donc à fournir une main d'œuvre abondante et disponible des deux sexes. Il s'agit de la fameuse « armée de réserve » dont Karl Marx a souligné l'importance dans le développement du capitalisme industriel.

Le vieillissement de la population qui apparaît à la suite de la transition démographique concerne le bas de la pyramide des âges (moins de naissances) tandis que le vieillissement par le haut (augmentation de la longévité) est surtout un phénomène du 20^{ème} siècle.

3. Conditions de vie

La forte croissance de la population dans un court délai (un demi-siècle) a considérablement dégradé les conditions de vie. C'est ainsi que la taille des ménages oscille entre 5 et 6 habitants par ménage (contre 3 à Liège) tandis que le nombre d'habitants par maison passe de 7 en 1806 à 12 en 1846 pour redescendre à 9 en 1900 sous l'effet conjugué de la transition démographique et de la construction de logements.

4. La transition démographique

Il s'agit d'un phénomène général qui frappe l'ensemble des pays industrialisés ou en cours d'industrialisation entre 1870 et 1880.

Caractéristiques :

- Baisse fondamentale de la mortalité liée davantage à la diminution de la mortalité infantile grâce aux progrès de la médecine qu'à l'augmentation de l'espérance de vie (surtout fin du 20^{ème} siècle)
- Baisse fondamentale de la fécondité qui apparaît de façon assez précoce à Verviers

En 30 ans, les niveaux de la mortalité et de la fécondité légitime connaissent une chute de 50%

Ces deux phénomènes interagissent et se renforcent mutuellement :

- Diminution de la mortalité infantile qui entraîne à court terme une augmentation de la taille des ménages et donc une dégradation des conditions de vie
- Diminution de la fécondité qui réduit le nombre de naissance et compense la baisse de la mortalité infantile.

Les niveaux de mortalité et de fécondité minima sont atteints en 1937 mais le plus gros du chemin est fait au 19^{ème} siècle. Alors qu'avant la transition démographique la mortalité était le régulateur de la croissance de la population, c'est à présent la fécondité qui joue ce rôle via la généralisation du contrôle des naissances.

La transition démographique a d'autres effets induits. Tout d'abord une augmentation de la part relative des adultes dans la structure des âges mais sans conséquence sur le niveau d'activité. Ensuite un « vieillissement » des adultes qui entraîne la fin progressive de « l'armée de réserve » et donc de l'excédent de l'offre de main d'œuvre sur la demande. Enfin, une amélioration des conditions de vie avec la diminution de la taille des ménages.

5. Prolétariat et question sociale

La constitution du prolétariat verviétois répond à un schéma assez classique. Les mouvements migratoires amènent une main-d'œuvre non qualifiée et jeune qui est employée à la journée selon la nécessité. De ce fait, l'offre de main d'œuvre est supérieure à la demande, ce qui entraîne une pression à la baisse sur les salaires. Ce rôle de « l'armée de réserve » va diminuer avec le temps car les mouvements migratoires sont moins importants et les besoins de main d'œuvre qualifiée de plus en plus grands sans compter l'influence de la transition démographique.

Caractéristiques du prolétariat verviétois : Il faut souligner le rôle des femmes qui occupent de nombreux emplois non mécanisés (1/4 du secteur drapier). En 1806, on compte 1851 hommes et 1016 femmes dans le secteur textile. A la fin du 19^{ème} siècle, le rapport est de 4.400 hommes contre 4.200 femmes. Une partie non négligeable des femmes travaillent à domicile (c'est le cas des nopees notamment). Le travail des enfants de moins de 12 ans est marginal mais pas absent.

Les conditions de travail sont déplorables : journée de 12 – 13 heures, travail de nuit, semaine de 6 jours, mauvaise aération, humidité, bruit assourdissant, accidents de travail nombreux, maladies (phtisie, tuberculose), fausses couches, promiscuité, abus sexuels, alcoolisme, illettrisme, absence de droits politiques et syndicaux.

Conditions de vie

Outre la concentration excessive dans des logements exigus, les ménages ne disposent pas d'eau courante, ni d'égouts ni de collecte d'immondices sans compter les effluves de la Vesdre lors des chaleurs. A ces plaies physiques et morales s'ajoutent le poids de la misère et le risque permanent du chômage.

En 1843, le salaire journalier moyen se situe entre 1,50 et 2,50 francs et la moitié pour les femmes (un pain coûte 0,20 frs et le loyer mensuel varie entre 3 et 6 francs).

En 1886 la situation s'est légèrement améliorée : le salaire moyen est de 4 à 5 francs par jour mais toujours moitié moins pour les femmes (prix du pain : 0,30 – 0,40 ; la viande 1 à 2 francs le kilo).

Il faut attendre la loi de 1894 et l'arrêté royal de 1892 l'appliquant au textile, pour que soit réglementé le travail des femmes et des enfants.

Notons qu'entre 1850 et 1880, la croissance de la production en valeur a été de 17% tandis que la rémunération du travail, en terme de pouvoir d'achat, est restée stable. Les fabricants verviétois ont appliqué la théorie de Ricardo, celle du salaire « naturel », c'est-à-dire juste suffisant pour permettre à l'ouvrier de reconstituer sa force physique. Grâce aux importantes marges de profit ainsi dégagées, ils ont pu autofinancer leurs investissements, ce qui a renforcé la structure familiale des entreprises.

6. Le mouvement ouvrier

Les précurseurs : la Société des droits et devoirs de l'Homme constituée en 1848 par l'aile radicale du Mouvement libéral dénonce le sort des ouvriers. La répression qui s'abat sur cette Société en raison de ses revendications républicaines mettra fin rapidement à son action qui avait peu touché le monde ouvrier.

Relance du Mouvement en 1867 : Pierre Fluche et Corneil Gomzé créent les Francs ouvriers qui deviennent la section verviétoise de l'AIT (1^{ère} Internationale) avec un journal de tendance anarchiste : Le Mirabeau. De nombreuses grèves et incidents éclatent en 1870 mais ils ont peu d'impact. Suite aux divergences entre socialistes et anarchistes (dernier congrès 6 -7 septembre 1877 à Verviers), l'AIT disparaît et avec elle la première forme organisée du mouvement ouvrier.

Le redressement s'opère avec la fondation du POB en 1885. Les Verviétois y sont très actifs malgré leurs dissensions internes. Le POB remporte une première victoire électorale en 1884 où il obtient 4 députés. Mais ce succès sera de courte durée car dès les élections suivantes, l'alliance entre catholiques et libéraux conservateurs le privent de la moitié des sièges.

En fait, c'est du Mouvement syndical que vont venir les premières conquêtes sociales. Le dionais Jean Roggeman va entreprendre de fédérer les différents syndicats d'usine et professionnels sur base de la neutralité politique. Le succès ne tarde pas à venir puisqu'au début du 20^{ème} siècle, plus de 90% des travailleurs du textile sont affiliés à un seul et même syndicat.

Cette force va être déterminante lors du conflit social qui s'ouvre en septembre 1906. Après 6 semaines de lock-out décidé par le patronat et 15 jours de négociations, le syndicat le force à signer le 30 octobre 1906, ce qui sera la première convention collective de l'histoire sociale belge et sans doute européenne. Cette convention consacre la reconnaissance des syndicats, la fin du tissage à deux métiers, la réglementation du travail des femmes et des enfants notamment. Elle constitue une victoire du Mouvement ouvrier, la première en fait depuis le début de la révolution industrielle.

Economie : une « success story »

1. L'économie de la laine

a) L'organisation du travail et le rôle des fabricants

Le cycle de la laine à l'époque proto-industrielle plaçait le fabricant au centre du système. C'est lui qui achetait la laine, la faisait laver dans les lavoirs installés en bord de Vesdre, transportait la laine lavée et nettoyée de ses impuretés à la campagne proche (pays de Franchimont et de Herve) pour qu'elle soit filée puis reprenait le stock de fils pour faire procéder au tissage et aux apprêts dans de petits ateliers urbains. Propriétaire de la matière à chaque étape de fabrication, c'est lui aussi qui vendait les draps et tissus en Belgique ou sur les marchés étrangers. Le fabricant était maître de la rémunération des ouvriers auxquels il fournissait du travail et conservait pour lui l'essentiel de la valeur ajoutée réalisée à chaque stade.

b) La qualité de la laine et le rôle de la Vesdre

Issue elle-même de l'Hertogenwald, la Vesdre accueillait en amont de Verviers différents affluents, dont le plus important est la Gileppe, qui provenaient de cette grande éponge naturelle que sont les fagnes. Elle possède de ce fait des propriétés chimiques précieuses pour le traitement de la laine en même temps qu'elle fournit, par son caractère torrentueux, une force motrice via les « coups d'eau » et les roues à aube. La laine traitée à Verviers était à l'évidence d'une qualité supérieure à laquelle le savoir-faire des fabricants et des ouvriers ajoutaient une valeur supplémentaire.

c) Le commerce international

Dès la seconde moitié du 18^{ème} siècle, profitant des quelques décennies de paix, les fabricants verviétois vont sillonner l'Europe entière pour vendre leurs produits, ne négligeant aucune foire ni aucun contact commercial. Les draps et tissus de Verviers sont connus et appréciés en Europe centrale et orientale jusque dans les cours de Frédéric de Prusse et de Catherine de Russie.

Ils sont aussi diffusés jusqu'aux portes de l'Orient, dans les Indes anglaises, en Amérique du Nord et du Sud, ainsi qu'en attestent les livres de compte de la firme Simonis.

La révolution française n'interrompra pas ce dynamisme commercial. Au contraire, l'industrie verviétoise bénéficiera à plein du blocus continental qui la protège efficacement de la concurrence anglaise et la chute de l'Empire elle-même lui permettra de retrouver, grâce à la politique économique très active de Guillaume I^{er} d'Orange, ses marchés allemands et italiens notamment.

Seule la crise qui suit la révolution belge de 1830 aura un effet négatif sur les exportations privées de leurs débouchés hollandais et allemands. L'arrivée du chemin de fer fermera cette courte parenthèse et entraînera la relance du commerce vers l'Est.

d) L'enrichissement des fabricants et l'accumulation du capital.

Maître de la plus-value à tous les stades de la fabrication des draps et à leur commercialisation, les fabricants, tout au moins les plus importants d'entre eux, s'étaient enrichis au rythme du succès de la laine verviétoise. Ils possédaient de ce fait d'importantes possibilités d'autofinancement qu'ils ont pu mobiliser, sans s'endetter, pour entrer dans la révolution industrielle. A ces réserves, renforcées par la spéculation sur les biens nationaux, venaient s'ajouter les prélèvements effectués par le fabricant sur ses liquidités courantes tant celles de l'entreprises que les siennes propres. Cette technique financière est facilitée par la stabilité des salaires à un niveau bas mais aussi par le rôle des effets de commerce émis d'autant plus aisément que la réputation des fabricants verviétois était excellente.

2. La révolution industrielle (1800 – 1830)

a) Cockerill à Verviers

Lorsqu'il pose ses bagages à Verviers en 1799, William Cockerill, originaire du Lancashire, avait déjà parcouru l'Europe pour y construire son célèbre assortiment cardage-filature, mis au point en Angleterre, et supérieur à ceux de ses principaux concurrents. Débauché en quelque sorte par Biolley et Simonis qui s'en étaient assurés l'exclusivité, c'est dans les ateliers de ces deux fabricants, et particulièrement dans l'usine dite « Le Chat », que sera installé le premier assortissement construit à Verviers.

C'est à cette date que l'on peut fixer le début d'une révolution industrielle qui va se développer en deux temps : d'une part le segment technique, d'autre part la nouvelle organisation de la production.

b) Le segment technique (1800 – 1810)

Cette période correspond à la phase de décollage (take-off) de l'industrie verviétoise. Elle se caractérise par une diffusion rapide de l'innovation technologique constituée par l'assortiment cardage-filature, à la suite de la création d'un atelier de construction de machines par Hodson, gendre de Cockerill. A cette mécanisation du filage vient s'ajouter l'utilisation de la navette volante par les tisserands dès 1802 et l'installation de la machine à lainer de Faux en 1806 dans le secteur des apprêts.

Cette période se caractérise par une croissance rapide du capital total et en particulier par celui du capital machines qui est multiplié par sept entre la fin du 18^{ème} et 1808.

Si les principaux industriels (Simonis, Biolley, Peltzer, Hauzeur etc..) financent aisément ces nouveaux investissements, les petits fabricants eux s'endettent d'autant plus que le prix des draps est relativement bas pendant cette période. La crise de 1810-1812 leur sera fatale et mettra fin en quelque sorte à la période dite du « segment technique ».

c) L'industrie se met en place

La crise de 1810 – 1812 et la période de basse conjoncture qui a suivi ont entraîné la faillite de plusieurs petits fabricants, ne laissant plus sur la place de Verviers que les principaux capitaines d'industrie. Ceux-ci vont profiter de la situation pour opérer des concentrations horizontales par le rachat des plus petits ateliers afin de réduire la concurrence.

Par ailleurs, la mécanisation croissante de l'activité (machines à vapeur, mule-jenny,...) va les conduire à prolonger ce mouvement par des concentrations verticales afin d'intégrer au mieux les différentes phases du traitement de la laine du lavage jusqu'aux apprêts afin d'éviter les goulets d'étranglement aux stades intermédiaires du processus de production.

La continuation de ces deux mouvements de concentration a eu pour effet de réduire de façon drastique le nombre d'ateliers et/ou d'usines. De 132 en 1806, il passe à moins de 50 en 1850. Cette évolution s'accompagne aussi d'une transformation immobilière. C'est ainsi que l'on voit se développer dans la première moitié du 19^{ème} siècle ces grands et hauts bâtiments (4 -5 étages parfois) connus sous le nom de « raikem » qui abritent une industrie lainière largement intégrée.

Cette expansion immobilière se répercute dans la structure du capital des entreprises : les investissements immobiliers passent de 4 millions de francs à 13 millions de francs à prix constant de 1810 à 1850 auxquels les fabricants font face, comme nous l'avons dit précédemment, par l'autofinancement et l'allongement du crédit lié aux effets de commerce.

d) Poursuite du projet technique

Après la période de décollage de la révolution industrielle stricto sensu (segment technique), la mécanisation de l'industrie va se poursuivre à un rythme rapide dans les différentes phases de la production. En voici les principaux faits marquants :

- 1816 : 1^{ère} machine à vapeur installée chez Sauvage → 75 en 1838 → + 9% (1839 – 1849) → + 6,5% (1850 – 1860). En 1850 : +/- 1.200 machines à vapeur à Verviers
- 1818 : mule-jenny chez Biolley puis se répand chez les autres fabricants

- 1823 : première tondeuse mécanique horizontale mise au point par Houget
- 1826 : machine de « décatissage » chez Duesberg
- 1845 : premier métier à tisser à entraînement mécanique (Duesberg – Pirenne) mais généralisation entre 1860 et 1870
- 1847 : nouvelle « presse » chez Biolley (lustrage du tissu)
- 1850 : construction d'une échardeuse mécanique par Houget
- 1855 : laveuse mécanique chez Peltzer
- 1864 : Leviathan conçu et monté par Eugène Melen pour le lavage de la laine.

3. Un succès industriel

La mécanisation croissante de l'industrie de la laine, même si elle devait beaucoup aux innovations techniques anglaises et allemandes, a eu deux effets majeurs sur le plan industriel.

D'une part elle assurait une supériorité incontestée des laines verviétoises en raison non plus seulement des propriétés chimiques de la rivière mais aussi de l'avance technologique prise dans le secteur de la préparation de la laine avec la mécanique mise au point par Peltzer et surtout avec le Leviathan. Grâce à ces innovations, les fabricants pouvaient avoir recours aux laines sud-américaines très sales et peu coûteuses sans que cela n'affecte la qualité des produits.

D'autre part les progrès techniques ont un effet direct sur la productivité moyenne par tête d'ouvrier. Ainsi dans la préparation de la laine, la progression annuelle est de l'ordre de 9,44% (record absolu pour l'industrie belge) contre 5,4% dans le secteur du tissage et 2,7% dans celui de la filature entre 1846 et 1880 (la moyenne belge est de 1,4%). En terme de valeur de production, les chiffres sont impressionnants : une progression de 25 à 30 millions de francs (soit 3,82 % l'an) entre 1833 et 1857. En 1860, les fabriques verviétoises mettent sur le marché pour 84 millions de draps, étoffes et fils.

Sur le plan de la main d'œuvre, les chiffres sont tout aussi révélateurs. Nous les avons calculés pour 1846 : alors que l'industrie de la laine emploie pour tout le pays 18.153 ouvriers répartis dans 768 manufactures, Verviers qui accueille les plus grandes fabriques, occupe près d'1/4 des travailleurs du secteur en Belgique et 70% de la main d'œuvre verviétoise. La ville domine économiquement la périphérie proche (la zone urbaine et industrielle) où fourmillent une multitude de petits ateliers, soit près de 300.

A partir de 1850, l'industrie verviétoise, en plein boum, entame une reconversion qui accentue la répartition des tâches entre la Ville et ses faubourgs. C'est ainsi que les grandes entreprises urbaines abandonnent les draps au profit des étoffes colorées dites « de fantaisie », laissant la draperie traditionnelle se concentrer dans la périphérie et notamment à Dison.

Cette première diversification est prolongée par l'émergence du « filé », c'est-à-dire la production et la commercialisation du fil de laine en tant que tel. Le « filé » qui représentait 9% de la valeur de la production en 1845 passe à 20% en 1860 où il mobilise ¼ des chaînes de production. Grâce aux innovations technologiques que nous avons évoquées plus haut, les fabricants verviétois vont développer le secteur de la laine lavée qu'ils ne travaillent plus eux-mêmes mais revendent à d'autres industriels étrangers.

Enfin, il faut noter la filière encore modeste de la laine dite « artificielle » fondée sur la récupération des déchets produits aux différents stades de fabrication.

4. Un succès commercial

Les fabricants verviétois ont toujours été à la pointe de la commercialisation de leurs produits. C'était déjà le cas à l'époque proto-industrielle mais aussi dans les années qui ont suivi la révolution industrielle. Partisans du libre-

échange, ils ont accueilli avec enthousiasme la réouverture du marché français en 1842 et surtout l'accord avec le Zollverein en 1844. Cette dernière convention était d'autant plus importante qu'en 1843, on inaugurerait la gare de Verviers sur la ligne reliant Anvers à l'Allemagne.

Le commerce est dans la nature même de l'industrie lainière. D'abord parce qu'elle importe la plus grande partie d'une matière première provenant de l'Angleterre, de l'Allemagne et, de plus en plus, d'Australie et d'Argentine. Ensuite parce que les volumes produits sont tels qu'ils dépassent largement les besoins du marché intérieur : il faut donc exporter. Les principaux clients sont les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre, mais ces pays assurent le plus souvent le transit vers des destinations plus lointaines comme les Etats-Unis ou la Turquie.

La conversion progressive de l'industrie vers la production de fils et des étoffes dites « de fantaisie » au détriment du drap s'accompagne d'un changement de stratégie commerciale. Partis d'abord à la conquête du marché intérieur avec succès, ces nouveaux produits vont de plus en plus s'imposer dans les statistiques d'exportation au point qu'autour de 1870, l'exportation de fils et de laines traitées excède celle des tissus.

Deux causes peuvent expliquer cette évolution :

- d'une part la concurrence qui devient de plus en plus vive dans le secteur des draps et des tissus au cours de la seconde moitié du 19^{ème} siècle avec l'apparition des intermédiaires d'import-export ;
- d'autre part le fait que le capital circulant (trésorerie) engagé dans les marchés du fil et des laines lavées est nettement moins important que dans le marché du drap où les délais qui séparent l'arrivée des matières premières et le paiement par le client final (environ 18 mois) nécessitent d'énormes trésoreries.

5. Le temps des entrepreneurs

Aux fabricants marchands-techniciens de l'ère proto-industrielle et du début de la révolution industrielle, ont succédé de nouvelles générations d'entrepreneurs « schumpétériens » qui calculent, prévoient, organisent, administrent et surveillent sans oublier d'innover. Ce qui est remarquable à Verviers, c'est que l'émergence de cette nouvelle classe patronale s'est faite au sein des mêmes familles, ou peu s'en faut, qui ont initié la révolution industrielle.

Certes de nouveaux venus se sont ajoutés et ont parfois intégré les dynasties patronales mais ce sont surtout des ingénieurs mécaniciens tels Hodson (gendre de Cockerill), Snoeck, Houget ou Duesberg.

La dimension familiale est d'ailleurs une des caractéristiques fondamentales de l'industrie textile verviétoise. Elle s'est renforcée au fil du temps par l'endogamie économique des grandes familles qui multiplient les alliances matrimoniales. Ainsi par exemple n'était-il pas rare de voir deux frères épouser deux sœurs comme cela s'est produit entre les Biolley et les Simonis.

Ces unions ont joué un rôle essentiel en renforçant la cohésion sociale des élites, en régulant la concurrence entre les entreprises, en faisant circuler les compétences « en interne » et enfin, et peut-être même surtout, en concentrant le capital financier qu'une exogamie aurait pu diluer. A cet égard, il faut d'ailleurs noter que jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle il n'y aura pratiquement pas de société anonyme à Verviers à l'exception notable de La Fabrique des laines peignées fondée en 1838 par les trois filles d'Hodson avec l'aide de leur oncle John Cockerill et des capitaux de la Banque de Belgique (future Société générale).

La ville s'organise et s'aménage

1. Les Infrastructures

Le développement de Verviers sur les plans économique et urbanistique est étroitement lié dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle à la réalisation de deux grandes infrastructures : le chemin de fer et le barrage de la Gileppe.

a) Le Chemin de fer

Le premier projet d'une ligne reliant Anvers à Cologne via Liège et Verviers date de 1833. La décision est prise par le Gouvernement deux ans plus tard et les travaux commencent en 1839. Ils durent 4 ans. La ligne atteint Verviers en 1843 (inauguration le 17 juillet avec réception dans le tunnel de la Chic-Chac). Le site accueillant la gare a longtemps divisé le Conseil communal : une option prévoyait une couverture partielle de la Vesdre pour traverser Verviers par le Nord, une autre, finalement retenue, prévoyait une traversée par le Sud avec une gare en « cul de sac » à Gérardchamps: Verviers Ouest. Coût de la station : 800.000 francs.

L'entrepôt de douane qui a subi ces dernières années une rénovation et une reconversion particulièrement réussies était lié au statut de gare frontière de Verviers-Ouest. Il fut construit en 1891 et agrandi en 1899 pour atteindre sa dimension actuelle. Le développement de l'activité ferroviaire destiné notamment aux voyageurs imposera dès la fin du 19^{ème} siècle le choix d'une nouvelle gare située sur la ligne même. Le site retenu est celui qui s'étend entre le tunnel des Carrières et la Chic-chac dans la propriété du Château Houget. C'est là que trône aujourd'hui l'imposante gare centrale. Les travaux commencent en 1904 pour s'achever seulement en 1930. Entretemps, une gare avait été érigée entre 1876 et 1880 dans l'Est de la Ville à la fois pour desservir les entreprises (en particulier les balles de laine destinées au lavage) et pour les ouvriers qui se rendaient dans les fabriques.

b) Le Barrage de la Gileppe

L'origine de ce barrage tient à un constat : au moment même où l'industrie verviétoise s'oriente davantage vers la vente de laine lavée et peignée, les eaux de la Vesdre sont devenues de plus en plus polluées. En cause l'extension de l'industrie le long du cours d'eau, et non plus seulement en bordure du canal des usines, les effluents d'une population de plus en plus nombreuse et l'utilisation de laines sud-américaines plus grasses et plus sales. En 1790 sur 2.000 tonnes de laine traitée, plus de 600 retournaient à la rivière ; en 1870, sur 65.000 tonnes, 49.000 faisaient le même chemin. En outre, les déboisements de l'Hertogenwald avait fait de la Vesdre une rivière capricieuse passant de crues en étiages bas alors que les industries avaient besoin d'un débit régulier.

En 1857, le Conseil communal confie à Eugène Bidaut la mission d'étudier les moyens d'améliorer le débit des eaux de la Vesdre. La solution retenue est l'érection d'un barrage sur le site de la Gileppe. Le Gouvernement, auprès duquel les fabricants verviétois ne sont pas sans influence, décide de couvrir le quart de la dépense prévue, soit 2 millions de francs à charge pour les Verviétois, et notamment les industriels, d'intervenir pour le solde. Ceux-ci ne sont pas ravis mais constatent qu'il n'y a pas d'autre solution qu'une distribution d'eau pour enrayer la perte de qualité de leur laine et les dépôts calcaires sur les machines. Le barrage de la Gileppe est conçu pour une retenue de 12 millions de m³/an derrière un mur de moellons de 48 mètres. Dès 1876, 180 usines bénéficieront d'un raccordement. Huit ans plus tard, elles seront 340.

Et les ménages ?

La situation de ceux-ci est catastrophique sur le plan de l'hygiène. Beaucoup de Verviétois se lavent directement dans une Vesdre pourtant polluée et y trempent leur linge, ce qui sera interdit dès 1870.

Quant à l'approvisionnement en eau, il se fait tantôt par le ruisseau de Mangombroux, tantôt par des puits, tantôt via des pompes et fontaines publiques.

L'épidémie de choléra de 1866 fit prendre conscience aux Autorités de la gravité du problème car elle se développe par l'entremise de l'eau le long des ruisseaux, de la Vesdre et du canal des usines.

Dès 1869, les premières canalisations destinées aux ménages sont posées au départ du ru de Mangombroux mais c'est l'érection du barrage de la Gileppe qui va donner l'impulsion décisive. En 1897, 630 maisons sont raccordées et la dernière le sera en 1955. Raccordements par tuyaux de plomb plutôt que de fonte malgré l'opposition d'une commission médicale qui craignait déjà à l'époque le saturnisme.

Entretemps, la construction des égouts a commencé (1880), poursuivant ainsi l'assainissement de la ville qui sera achevé par la couverture du canal des usines en 1906.

2. Logement et urbanisation

La formidable croissance démographique de la première moitié du 19^{ème} siècle à peine ralentie dans les décennies suivantes pose de façon impérieuse le problème du logement.

Avant la Révolution industrielle, la population se concentrait le long de la rivière avec ses rues « aristocratiques » (rue Cerexhe, rue des Raines, rue des Alliés) et ses quartiers pauvres et populeux autour du canal des usines. Les premiers migrants sont venus s'entasser dans l'habitat existant au point d'atteindre des concentrations insupportables. Pour rappel, si on est à 12 habitants par maison en 1846, le Verviétois dispose en moyenne d'une pièce pour deux habitants mais il n'est pas rare que le père, la mère et pas moins de trois enfants vivent dans une seule chambre comme le signale Poetgens dans ses souvenirs de jeunesse. A cette époque, le mélange d'ateliers, d'usines, de maisons ouvrières et de maisons de maître propre à la fin du 18^{ème} siècle reste encore d'actualité mais plus pour longtemps.

En ce qui concerne l'habitat ouvrier, des initiatives sont prises par les patrons principalement par les deux plus importants d'entre eux, Biolley et Simonis. C'est ainsi que dès la fin de la première décennie du siècle, ces industriels avec le soutien financier de quelques-uns de leurs confrères, mettent en construction la Cité des Grandes Rames qui sera achevée en 1824. Elle comporte pas moins de 10 maisons réparties en deux blocs et chaque maison comprend 16 pièces disposées sur 4 étages. Les Grandes Rames vont accueillir près de 700 habitants dont la plupart sont des jeunes migrants travaillant dans le textile accompagnés de leur famille. Quelques années plus tard, Raymond de Biolley fait construire en Pré-Javais un ensemble de petites maisons familiales qui forme aujourd'hui encore la rue Raymond du prénom de leur promoteur.

Ces initiatives sont loin de résoudre à elles seules l'épineux problème du logement d'autant que la Ville est de plus en plus souvent confrontée à une pollution de l'air et de l'eau qui devient insupportable. Par la force des choses, l'habitat va s'étendre de plus en plus vers Dison (Pisseroule – Neufmoulin) et vers l'ouest en direction d'Ensival, de Wegnez et de Pepinster. L'arrivée du chemin de fer entraînera la création d'un nouveau quartier, celui de Gérardchamps, qui inaugure en quelque sorte le règlement d'urbanisme voté par le conseil communal en 1842.

Les Autorités prennent les choses en main et plusieurs études sont réalisées à leur demande en vue d'une urbanisation de la ville.

Le premier projet émane de la Société immobilière verviétoise qui propose de créer un nouveau quartier au sud du chemin de fer dans un triangle dont la rue du Palais est la base et l'actuelle place Vieutemps la pointe, bordé à l'est par la rue des Ecoles et à l'ouest par la place des Minières. Ce quartier dit « de l'Immobilière » va se développer dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle et sera occupé par une petite bourgeoisie (fonctionnaires, commerçants, indépendants,...) liée directement ou indirectement au textile.

Au cours de cette période, vers 1875, un nouveau projet est soumis à la Ville par deux fabricants : Auguste Peltzer et Jacques Hanlet propriétaire du vaste domaine de Séroule. Il s'agit de construire un nouveau quartier

destiné cette fois à la riche bourgeoisie qui s'étendra au-delà du quartier de l'Immobilière vers le village de Heusy. Sa construction ira bon train et sera achevée à la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème}.

Pour le reste, Verviers va se doter de nouvelles artères comme la rue du Palais, la rue de la Concorde, la rue des Martyrs et la remarquable rue Laoureux due au génie de l'architecte Thirion. La dernière extension de la ville sera réalisée dans l'entre-deux-guerres par la construction du quartier des Hougnes, avec la Cité-jardin Mallar, qui reliera le quartier des Boulevards à la rue de Mangombroux complétant ainsi le tissu urbain.

L'arrivée du tram dans la dernière décennie du 19^{ème} siècle jointe à l'évolution démographique, va casser l'étreinte qui enserrerait les quartiers ouvriers au centre ville. Grâce à ce nouveau mode de locomotion, les « textiliens » vont se délocaliser de plus en plus vers Stembert, Andrimont, Lambermont, Mangombroux et Ensival.

Pour bien mesurer l'ampleur de constructions réalisées à Verviers au 19^{ème} siècle, il faut savoir que la ville comptait 5.817 maisons en 1912, soit 4 fois plus qu'en 1830.

3. Le Patrimoine

Un dernier mot sur le patrimoine verviétois qui s'est construit en marge du développement économique de la Ville et de son urbanisation.

Dès la fin du 18^{ème} siècle et au début du 19^{ème} siècle, les fabricants verviétois ont eu le souci de manifester leur puissance et leur richesse par des constructions remarquables. Citons entre autres la maison de Thier (CTLM), la maison de Bonvoisin, l'Hôtel de Biolley, l'Hôtel Franquinet rue du Collège où se trouvent aujourd'hui les services de la Ville ou encore l'hôtel Simonis détruit au début des années 50.

L'urbanisation de la Ville dont nous venons de parler sera également l'occasion de développer un patrimoine certes plus modeste mais qui témoigne d'un souci esthétique et architectural tout à fait remarquable. Songeons tout particulièrement à la rue Grandjean, aux rues des Ecoles, Laoureux, Palais et bien entendu au quartier des Hougnes.

Ce qui est vrai pour l'habitat, l'est aussi et davantage encore pour ces grands témoins de l'architecture civile que furent les bâtiments qui rythment aujourd'hui encore notre paysage urbain. Parmi les plus remarquables mentionnons: l'Athénée et le futur Lycée (école des demoiselles) en 1875-76 ; l'Ecole textile en 1898, le Grand Théâtre en 1890-92 ; l'actuel Palais de Justice en 1876, la Gendarmerie en 1867, la Caserne en 1890, la Grand-Poste en 1909 et enfin la Gare centrale en 1930.

Cette efflorescence du patrimoine, on la doit d'abord et avant tout à la richesse des Verviétois, à leur volonté de montrer cette richesse et de laisser leur trace dans l'histoire mais aussi à l'existence d'une génération d'architectes remarquables.

Beaucoup de ces maisons, de ces hôtels particuliers et de ces grands édifices publics doivent leur style pour leur majorité au talent des architectes exceptionnels que furent : Thirion, le plus prolifique d'entre eux, mais aussi Vivroux, Douha, Danthine ou encore Lange qui a construit les Bains douches (1908) et Moureaux qui a conçu les plans de la maison Bauwens (1909).

Plus tard, dans l'entre-deux-guerres, d'autres architectes comme Duesberg, Stenne et Emile Burguet, à qui l'on doit le marché couvert au Mont du Moulin, marqueront notre cité avec une architecture plus épurée que l'éclectisme des Thirion et Vivroux.

Politique et Culture

1. La vie politique

Très vite après l'indépendance de la Belgique, la vie politique verviétoise va, jusqu'à la dernière décennie du 19^{ème} siècle, se circonscrire en une lutte entre les libéraux et les catholiques qui, pour la plupart, appartiennent au même monde, celui des industriels et de la bourgeoisie liée au textile.

Si le « parti » catholique, généralement conservateur au sens du 19^{ème} siècle, bénéficie du soutien d'un clergé omniprésent, le « parti » libéral s'organise essentiellement autour de la Loge maçonnique surtout après que deux grandes figures du monde catholique aient quitté la Maçonnerie : Simonis et de Biolley. Ces deux courants qui s'opposent pour le contrôle politique de la Ville réaliseront cependant chaque fois que nécessaire, une « union sacrée d'intérêt » pour s'opposer aux libéraux radicaux issus de la Société des droits et devoirs de l'Homme en 1848 et, plus tard, au Parti Ouvrier Belge.

Le mouvement libéral peut compter sur un organe de presse important : *Le Journal de Verviers*, tandis que le monde catholique s'exprime par la voix du *Nouvelliste et de l'Industriel* créé par Biolley et Simonis pour défendre les intérêts du patronat.

Après la poussée républicaine de 1848 et la création de l'éphémère journal *l'Union Constitutionnelle*, les libéraux se regroupent au sein de *l'Union libérale* mais cette unité circonstancielle ne dure guère. En 1864, le divorce est consommé entre Libéraux doctrinaires et Libéraux progressistes qui sauront cependant surmonter leurs divergences en présentant des listes communes afin d'éviter l'arrivée au pouvoir de leur ennemi héréditaire : les Catholiques.

C'est surtout à partir de 1863 que ces derniers s'organisent sur le terrain politique en créant ci et là des cercles catholiques. Toutefois, ils ne parviendront pas au pouvoir monopolisé par les Libéraux malgré des divisions qui s'expriment souvent au sein même de la loge maçonnique.

La réforme du mode de scrutin, c'est-à-dire l'introduction du suffrage universel plural en 1893 va quelque peu redistribuer les cartes (1 voix + de 25 ans, 2^{ème} voix chef de famille de 35 ans, propriétaire d'un immeuble, 3^{ème} voix propriétaire d'une maison de valeur élevée + diplôme).

L'apparition de la Démocratie chrétienne et surtout du Parti Ouvrier belge vont conduire à d'autres coalitions qui resteront souvent dominées par les Libéraux jusqu'à la seconde guerre mondiale même si le Parti catholique devient la première force politique devant le POB.

La vigueur de la vie politique s'exprime au 19^{ème} siècle à travers les journaux qui sont nombreux et certains éphémères. Toutes les tendances ont leur journal depuis les anarchistes avec *Le Mirabeau* jusqu'aux démocrates chrétiens avec *Le Démocrate* en passant par *l'Union Libérale* qui succède en 1850 au *Journal de Verviers*.

La fin du siècle et le début du siècle suivant vont calmer ce bouillonnement journalistique. La presse s'organise pour l'essentiel à ce moment autour de trois quotidiens : *Le Jour*, créée en 1894 sur le modèle du *Soir* ; le *Courrier du Soir* qui remplacera le *Nouvelliste* en 1904 et le *Travail*, organe du Parti Ouvrier Belge qui paraît à partir de 1901.

2. La vie intellectuelle et culturelle

a) Editeurs et gens de lettres

Si le 19^{ème} siècle verviétois fut l'âge d'or de la presse, il le fut aussi pour le monde de l'édition. C'est que Verviers comptait parmi ses enfants plusieurs éditeurs dynamiques qui n'hésitaient pas à publier tant des feuilles spécialisées que des libelles ou des revues littéraires.

Celui dont les anciens ont encore le nom en mémoire est Nautet-Hans qui publiait le journal *Le Jour* mais aussi la célèbre *Feuille d'annonces* et diverses publications à caractère surtout commercial. La presse catholique trouvait son éditeur avec Remacle qui s'était spécialisé dans les nombreuses publications de nature religieuses et des brochures prosélytes. A l'opposé, Charles Vinche développait son activité dans le droit fil des idéaux de la Loge maçonnique dont il était un membre actif. Il publiait également *l'Union libérale* et de nombreuses brochures littéraires mais aussi touchant à l'éducation et à l'économie.

Enfin, le plus important d'entre eux, Ernest Gilon, a publié dès 1877 ce que l'on a appelé la Bibliothèque Gilon qui comporte un nombre impressionnant de textes qu'il s'agisse de romans, de livres d'histoire ou de traités de médecine notamment.

Malgré la présence à Verviers de maisons d'édition ayant pignon sur rue, on ne peut pas dire que les Belles Lettres ont été une des manifestations majeures de l'âge d'or verviétois. En fait, il faut attendre la naissance du « Caveau verviétois » en 1878 pour qu'émergent un certain nombre d'auteurs du cru qui méritent de figurer dans un dictionnaire de littérature belge d'expression française. Parmi eux, citons Karl Grün, Thill Lorrain (pseudonyme de Michel Materne), Albert Bonjean et les Disonnais Luc Hommel et Adolphe Hardy dont les réputations ont rarement franchi les frontières. On pourrait y ajouter sans doute le meilleur d'entre eux, Paul Heusy, mais celui-ci fit l'essentiel de sa carrière à Paris.

C'est en fait au niveau scientifique que Verviers compte les auteurs les plus remarquables au premier rang desquels figure l'historien Henri Pirenne, auteur d'une monumentale *Histoire de Belgique* (7 volumes) et d'un ouvrage qui a marqué son temps : *Mahomet et Charlemagne*.

Même s'ils n'ont pas atteint la notoriété internationale de Pirenne, des botanistes comme Alexandre Lejeune, Richard Constant mais aussi Joseph Libon et le paléontologue Alfred Gilkinet ont marqué leur discipline et ont illustré la Ville par leurs publications et leur enseignement universitaire.

3. Les beaux-arts

a) Les arts plastiques

Terre d'économie, de luttes sociales et politiques, Verviers a-t-elle été aussi, durant le 19^{ème} siècle, une terre de beaux-arts ? La réponse doit être nuancée.

Même si notre remarquable musée du au mécénat de Jean-Simon Renier, dessinateur de talent à ses heures, contient des collections parmi les plus riches de la Communauté française curieusement rebaptisée Fédération Wallonie-Bruxelles, Verviers n'a pas produit de grands peintres reconnus comme tel sauf sans doute Jean-Barthélemy Vieilvoye mais il est juste de préciser que ce grand romantique a développé son œuvre à Liège.

En fait il faut attendre le début du 20^{ème} siècle pour que s'impose l'Ecole de Verviers mieux connue sous l'appellation des Intimistes verviétois dont la notoriété est justement reconnue dans les capitales culturelles que sont Paris et Bruxelles. Parmi les peintres les plus doués de cette Ecole, il faut relever Philippe Derchain, Georges Lebrun et Maurice Pirenne, frère de l'historien et conservateur du Musée des Beaux-arts.

On pourrait encore citer Maurice Bonvoisin dit Mars, spirituel caricaturiste qui s'installe à Paris sur les conseils de son ami Félicien Rops ou encore François Francken et l'expressionniste Charles Counhaye qui gagneront leur notoriété à Paris eux aussi.

b) La musique

S'il est bien un domaine des beaux-arts où l'on peut parler d'âge d'or, c'est bien celui de la musique. Elle a atteint au 19^{ème} siècle un sommet dont notre Conservatoire a fort heureusement gardé la tradition.

Il est clair cependant que le monde musical verviétois doit une partie de son extraordinaire efflorescence aux infrastructures dont il a pu disposer.

Dès 1822 en effet était inauguré le Théâtre de la Place verte dont l'aménagement intérieur autant que son acoustique lui valurent le surnom de bonbonnière. Plusieurs troupes permanentes s'y sont succédées devant un public nombreux et ravi en abordant plusieurs grandes œuvres du répertoire telles que le Barbier de Séville de Rossini ou le Freischütz de Weber. C'est là aussi qu'Henry Vieuxtemps, jeune prodige du violon, donne ses premiers concerts soulevant l'enthousiasme des spectateurs dont l'exigence musicale était déjà à cette époque bien établie. Devenu propriété de la Ville en 1853, le Théâtre de la Place verte était concédé par périodes de 3 ans à un directeur, à charge pour lui de produire des spectacles. Ceux-ci ont été nombreux et de qualité : les meilleures troupes et les meilleurs chanteurs de l'époque s'y sont produits.

Mais le bâtiment vieillit et la sécurité devient précaire. En 1888, la décision de principe est prise par le Conseil communal de bâtir un nouveau théâtre. C'est l'architecte Thirion qui est désigné comme auteur du projet : un théâtre à l'italienne de 1.300 places assises construit dans le style Louis XVI en référence à l'Hôtel de ville. Il est inauguré en 1892 avec la participation d'Eugène Isaye et de Jacques Bouhy, originaire de Pepinster mais surtout baryton d'exception, directeur du Conservatoire de New-York.

Sans doute est-ce l'art lyrique et plus particulièrement l'Opéra qui allait donner au fil du temps son lustre remarquable au Grand théâtre de Verviers mais il fut aussi un lieu mythique où s'exprimèrent les épigones de ce musicien d'exception que fut Henry Vieuxtemps. Né à Verviers en 1820, Vieuxtemps fut l'un des plus brillants virtuoses du 19^{ème} siècle dont la notoriété s'est étendue au monde entier. Jeune prodige, il se produit d'abord dans sa ville entre 1828 et 1838 avant de commencer une carrière internationale qui le conduira dans toutes les capitales d'Europe et en Amérique. Nommé en 1871 au Conservatoire de Bruxelles, il formera à son tour des virtuoses à l'instar d'Eugène Isaye. Après plusieurs attaques, il abandonne son violon pour la composition et nombre de ses œuvres font partie aujourd'hui du grand répertoire. Mort en Algérie, ses cendres seront transférées à Verviers le 28 août 1881.

Dans le sillage de Vieuxtemps éclosent plusieurs virtuoses comme les frères Dupont et Simon Mauhin. La renommée des musiciens verviétois est telle qu'en 1875, le Conseil communal décide la création d'une Ecole de musique qui s'installera rue Xhavée puis rue Chapuis : c'est le Conservatoire. Sous l'impulsion de son directeur François Duyzings, cette école sortira d'excellents chanteurs mais surtout des musiciens dont le plus grand fut sans doute Guillaume Lekeu « éphémère météore de la grâce musicale ». Mais il est juste aussi de rendre hommage au talent des Albert Dupuis, Mathieu Crickboom, Edouard Deru et bien d'autres qu'il serait fastidieux de citer.

Conclusions

Chacun appréciera selon ses propres critères si le Verviers du 19^{ème} siècle a bien été l'Age d'or annoncé dans le titre.

Qu'il ne l'ait pas été dans tous les domaines, c'est évident ; qu'il l'ait été pour certains et beaucoup moins pour d'autres, tombe sous le sens. Il n'en reste pas moins que de façon incontestable cette période a été pour Verviers un moment exceptionnel de son histoire, bien au-delà de la geste de ses fabricants ou de la vigueur de son histoire sociale.

A l'abri de l'influence liégeoise et plus encore de ces villes devenues métropoles que sont aujourd'hui Maastricht ou Aix-la-Chapelle, nous voyons éclore avec la Révolution industrielle, un microcosme économique et social mais aussi politique, urbanistique et culturel vivant par lui-même et sur lui-même.

Tout à Verviers est empreint de cet univers du textile et de la laine en particulier, qu'il s'agisse de ses bâtiments, de ses infrastructures mais aussi de son esprit à la fois ouvert sur le monde et fier de sa spécificité comme l'expriment si bien les premiers vers de la Barcarolle de Corneil Gomzé.

Ce qui fut une force jusqu'à l'entre-deux-guerres devient faiblesse et handicap lorsque la crise finale survient au milieu du 20^{ème} siècle. Le poids de l'histoire a été tel que les Verviétois ont, consciemment ou non, toujours refusé les voies d'une reconversion qui s'est opérée, tant bien que mal, dans les communes rurales avoisinantes.

Avec l'industrie, la population, et notamment les jeunes, s'en est allée laissant la Ville livrée à son déclin.

Pour celles et ceux qui ont connu cette sombre période dont les stigmates sont encore bien présentes, il n'est pas douteux qu'entre 1800 et 1914, Verviers a bien connu son âge d'or.